

Pastorale

La laâ la, la laâ la, lala lala lala...

Je ne peux entendre les premières notes de « La chanson du berger », dans la Symphonie Pastorale de Beethoven, sans que me revienne en mémoire le plan que j'avais conçu pour embrasser la Sainte Vierge. C'est-à-dire, en ce temps-là, Dympna Cassidy, qui jouait le rôle de Marie. Ce temps-là était celui de Noël au début des années 50, et la circonstance, un spectacle sur la Nativité que je montai pour le club des jeunes de Notre-Dame-du-Secours-perpétuel, dans le sud de Londres. Quand je dis que je le « montai », cela signifie que j'écrivis la pièce, que j'en fis la mise en scène et la distribution, dont je faisais partie, que j'en conçus le décor et, bien entendu, que j'en choisis la musique. La seule chose que je ne fis pas moi-même, ce fut de

confectionner les costumes. J'avais obtenu de ma loyale mère et de mes sœurs récalcitrantes qu'elles assument cette tâche.

On va croire que j'avais déjà le virus du théâtre, mais, en réalité, ce n'était pas le cas au moment où je me lançai dans cette entreprise. J'étais en terminale au collège catholique St Aloysius, où j'étudiais l'anglais, le français, le latin et l'économie, et je comptais faire mon droit à l'université, avec l'ambition de devenir avocat (idée soufflée par mon père, qui était chef de bureau chez un notaire, et chérissait l'idée que je devienne une lumière de la profession juridique). Je ne m'attendais pas à me retrouver metteur en scène de comédies musicales dans le monde entier, de Scunthorpe à Sydney — principalement pour des tournées de succès confirmés tels *Oklahoma* et *Le Roi et moi*. J'ai aussi fait la mise en scène d'une création dans le West End, voilà quelques années, mais sans doute n'en avez-vous jamais entendu parler : le spectacle fut arrêté au bout de trois semaines. Je fonde cependant de grands espoirs sur mon nouveau projet, une version musicale d'*Antoine et Cléopâtre* intitulée *Cléo !* Je suis l'auteur de l'adaptation.

Mais trêve de digressions. Revenons à la pièce sur la Nativité, *L'Histoire de Noël*, tel était son titre assez peu imaginaire. Je voulais l'appeler *The Fruit of the Womb* (*Le fruit de ses entrailles*), mais le curé de la paroisse, le père Stanislaus

Lynch, s'y opposa formellement ; ce fut le premier de nos nombreux affrontements à propos de ce spectacle. Il trouvait ce titre indécent. Je lui fis observer que c'était une citation du *Je vous salue, Marie* : « et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ». D'après lui, sortis du contexte, les mots résonnaient autrement. « Ce que vous voulez dire, lui rétorquai-je, c'est que dans le contexte ils ne résonnent pas du tout, car les catholiques marmonnent leurs prières sans accorder la moindre attention aux paroles qu'ils prononcent. Ma pièce a pour but de les tirer de leur torpeur mentale, de leur faire prendre conscience de la vraie signification de la fête de Noël : le concept de Dieu incarné. » J'étais un garçon aussi arrogant qu'éloquent — du moins sur le terrain du débat intellectuel. En d'autres matières, face aux jeunes filles, par exemple, je montrais moins d'assurance.

Mais le père Stan, comme nous l'appelions, me répondit : « Tout ça est très joli, mais il faudra une affiche pour annoncer le spectacle. Je ne veux pas du mot "*Womb*¹" placardé sous le porche de mon église. Cela choquerait l'Union des mères catholiques. » À la maison, je me plaignis amèrement de cette démonstration de l'esprit philistin de la censure ecclésiastique, jusqu'à ce que l'une de mes sœurs intervienne pour

1. *Womb* : littéralement, « utérus, matrice ». (NdlT)

dire que *Fruit of the Womb* la faisait penser à «Fruit of the Loom», une marque connue de sous-vêtements en coton, et je décidai de renoncer à mon titre sans opposer davantage de résistance.

La laâ la, la laâ la... Il y avait d'autres morceaux de musique dans *L'Histoire de Noël*, qu'on passait pendant les changements de décor derrière le rideau, et qui donnaient le ton de la scène suivante. Je choisis l'*Ave Maria* de Gounod pour l'Annonciation, un thème du *Schéhérazade* de Rimski-Korsakov pour les Rois Mages, et «La Chevauchée des Walkyries» pour la fuite en Égypte. Mon père possédait une collection convenable de disques 78 tours de musique classique, et il me laissait les passer sur notre gramophone, un monument en plaqué noyer qui trônait dans l'arrondi de la baie du salon. Mais c'est «La chanson du berger» qui fait affleurer les réminiscences de mon spectacle, et de Dymrna Cassidy. Naturellement, je l'avais choisie pour introduire la scène où les bergers de Bethléem viennent adorer l'Enfant Jésus, mais, au fil des répétitions, elle s'infiltra dans d'autres épisodes de la pièce.

Tout avait commencé un dimanche soir, début novembre, lors d'une sauterie du club des jeunes. Le père Stan et moi, assis sur des chaises pliantes au bord de la piste de danse — si l'on

peut donner ce nom emphatique au plancher poussiéreux et plein d'échardes de la salle paroissiale —, nous regardions tourner les couples au son de la voix traînante de Nat King Cole dans *Too Young*, diffusée par un électrophone portatif.

J'étais assis parce que je ne dansais pas, je ne savais pas danser, je prétendais que je ne voulais pas, mais en fait, c'était de crainte d'avoir l'air idiot en apprenant à danser que je préférais faire tapisserie. J'assistais à ces soirées sous prétexte que j'étais le secrétaire du comité du club, attiré là en réalité par le besoin secret de contempler Dymrna Cassidy, même si c'était une torture aiguë de la regarder onduler dans les bras d'un autre. Par chance, la plupart des garçons membres au club étaient aussi timides que moi, et les filles étaient réduites, la plupart du temps, à danser entre elles, comme le faisait Dymrna ce soir-là avec son amie Pauline aux accents sirupeux de *Too Young*; et même quand elle avait un cavalier, le règlement du club interdisait le contact rapproché entre deux partenaires. C'était la raison de la présence du père Stan : il était là pour s'assurer que la lumière passait en permanence entre chaque couple.

*Ils disent qu'on est bien trop jeunes,
Trop jeunes pour nous aimer vraiment...*

Non que je fusse amoureux de Dympna Cassidy. Tout le problème était là.

Elle était ravissante et bien en chair, avec des yeux vert jade et des cheveux cuivrés qui, lavés de frais pour la circonstance, lui auréolaient la tête d'un chatoiement de frisures naturelles. Elle avait le teint lumineux, d'un blanc translucide comme une précieuse statue d'albâtre, et une moue délicieuse de la lèvre inférieure. Lorsqu'elle souriait, ses joues se creusaient de deux fossettes¹ que j'associais mentalement à son prénom. Cassidy, son nom de famille, manquait un peu de résonance poétique, tandis que Dympna... cela n'évoquait pas seulement ses fossettes, mais toute sa personne. Ces syllabes avaient pour moi quelque chose de doux, de malléable, de pneumatique que, dans mon imagination, aurait aussi son corps abandonné à l'étreinte. Et quelle envie de l'étreindre était la mienne ! Combien je convoitais de serrer tel un coussin contre mon thorax ces formes voluptueuses, et d'appuyer ma bouche sur la moue de ses lèvres parfaites, comme dans les scènes d'amour que j'avais vues mille fois au cinéma. Seulement voilà, je n'étais pas amoureux de Dympna Cassidy. Et je ne voulais pas faire semblant du contraire. Or, chez nous, à cette époque, l'un ou l'autre étaient le seul moyen

1. En anglais : *dimples*. (NdlT)

d'embrasser une fille comme elle. Autrement dit, il m'aurait fallu m'afficher dans les règles en tant que son petit ami.

Et là, je dois faire un aveu assez honteux : j'estimais que ce serait déchoir que de courtiser Dympna Cassidy. Pas seulement parce qu'elle venait du mauvais côté de la barrière, même si c'était vrai : sa famille nombreuse et un peu douteuse vivait en location dans une HLM, alors que nous étions propriétaires d'une maison victorienne, au milieu d'une rangée respectable, avec un perron devant la porte d'entrée. Pas seulement non plus parce qu'elle parlait l'anglais avec un accent peu raffiné. Je me serais accommodé de ces handicaps si Dympna Cassidy avait eu des qualités cérébrales assorties à ses atouts physiques. Mais son cerveau était d'un vide effrayant. Il ne recelait absolument rien hormis quelques chansons à succès, des noms de stars du cinéma, les tendances de la mode et des anecdotes au sujet de ses professeurs. Elle fréquentait une école technique, ayant échoué à l'examen où, pour ma part, je m'étais distingué, et elle y suivait ce qui s'appelait la filière commerciale. C'est-à-dire qu'elle recevait une formation de sténo-dactylo, bien qu'elle eût envie de devenir vendeuse dans une boutique de vêtements.

Je savais tout cela parce que je saisisais toutes les occasions de parler avec elle, en sortant de l'église après la messe dominicale, en

rangeant la salle paroissiale après une soirée du club des jeunes, ou au cours de l'une de nos excursions organisées dans la campagne du Kent. Je voyais bien que j'intéressais Dympna ; elle était intriguée et attirée par l'allure un peu dandy que je cultivais quand je ne portais pas l'uniforme de mon collègue, par mes cheveux longs, ma veste en velours côtelé vert et mon gilet jaune moutarde. Je savais qu'elle ne s'était liée à aucun autre garçon, malgré le nombre d'admirateurs qu'elle avait dans la paroisse. J'avais la conviction qu'elle ne me repousserait pas, si je faisais le premier pas.

Pourtant, je m'en abstenais. Mon avenir était tout tracé, et Dympna Cassidy n'y avait pas sa place : les études supérieures, les concours, les honneurs, les distinctions ; des années d'efforts et de sacrifices pour la récompense ultime d'une brillante carrière d'avocat. Les semblables de Dympna avaient une tout autre conception de l'existence ; quitter l'école le plus vite possible, trouver un boulot, si répétitif et ordinaire fût-il, et vivre dans l'attente des heures de loisir et de distraction, pour faire les boutiques, aller danser, aller au cinéma, « prendre du bon temps ». Brûler leur jeunesse en une flambée de plaisirs étourdis et superficiels, avant de s'enfoncer dans un âge adulte et domestique identique à celui de leurs parents, et de se débattre pour élever une famille avec des ressources insuffisantes. J'étais

sûr que des liens noués avec Dympna m'entraîneraient vers le fond de cet abîme. Il suffirait d'un baiser, pensais-je, je le jure, pour m'enfermer dans la fatalité d'un mariage prématuré et imprudent. Et la vie conjugale n'épargnerait pas la beauté de Dympna Cassidy. On voyait d'avance comment elle serait dans vingt ans rien qu'en regardant sa mère : la poitrine affaissée, la taille épaissie par les grossesses, et les joues creusées là où manquaient des molaires. Jamais plus elle ne serait aussi superbe qu'à présent, me disais-je sombrement en la regardant danser le fox-trot en guidant Pauline, sans cesser son bavardage déliquescent à propos d'une paire de chaussures qu'elle avait repérée dans une vitrine. Ce sujet parut les absorber jusqu'à la fin de la danse ; elles en discutaient encore chaque fois qu'elles passaient près de moi et du père Stan.

« Tu connais Mrs Noonan, qui enseigne à la maternelle ? » me demanda-t-il soudain. Oui, c'était elle qui m'avait inculqué des notions d'orthographe dix ans plus tôt. « Et tu sais qu'elle organise à chaque Noël un spectacle sur la Nativité, avec les enfants. Eh bien, il faut qu'elle entre à l'hôpital la semaine prochaine pour se faire opérer, et elle sera en congé de convalescence jusqu'à la fin janvier. Je réfléchissais, est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que le club des jeunes prenne ça en charge pour cette

année ? Le spectacle de la Nativité, je veux dire. Ce serait bien de faire quelque chose d'un peu plus... adulte, pour une fois. Que les jeunes de la paroisse se sentent concernés. Crois-tu que tu serais capable de t'en charger, Simon ?

— C'est d'accord.

— Ah, formidable ! s'exclama le père Stan, un peu sidéré par la célérité de mon acquiescement. Tu es sûr d'en avoir le temps ? Je sais qu'on vous fait travailler dur à St. Aloysius.

— Je me débrouillerai, mon père. Faites-moi confiance.

— Eh bien, c'est très gentil à toi, je vais voir si la Société de la Vérité catholique publie un texte qui conviendrait. Je ne crois pas que celui dont se sert Mrs Noonan fasse tout à fait l'affaire.

— J'écrirai la pièce moi-même. »

Dès qu'il avait parlé d'un spectacle sur la Nativité, un tableau s'était peint devant mes yeux : Dympna Cassidy en Sainte Vierge, d'une beauté renversante, sa chevelure cuivrée brillant telle une auréole sous les projecteurs, et moi-même en saint Joseph, la soutenant sur le chemin de Bethléem, le bras passé autour de ses épaules, ou même de sa taille. J'avais trouvé l'alibi parfait pour entrer en contact physique étroit avec Dympna Cassidy, sans encourir aucune espèce d'obligation morale ou sentimentale.

« Il faudra me montrer le texte avant de jouer la pièce. Juste pour que je m'assure qu'il ne

comporte pas d'hérésies.» Le sourire canin du père Stan dénuda sa dentition irrégulière, jaunie par la nicotine.

Qu'on le croie ou non, j'écrivis la pièce en l'espace de deux week-ends. Je ne pris pas la peine de faire passer des auditions, moitié faute de temps, moitié parce qu'il ne se serait présenté personne. Il n'existait aucune tradition théâtrale au club des jeunes de Notre-Dame-du-Secours-perpétuel. Je choisis pour ma distribution les membres les plus apparemment doués et, comme on dit dans le métier, je leur proposai les rôles sans leur demander une lecture. Évidemment, Dympna Cassidy venait en premier sur ma liste. Quand je lui annonçai que je désirais qu'elle incarnât la Sainte Vierge, elle rosit de plaisir, mais elle secoua la tête, se mordit la lèvre inférieure et répondit qu'elle n'avait jamais joué la comédie de sa vie. Je lui dis de ne pas s'inquiéter. J'avais acquis au collège une certaine expérience de l'art dramatique, et je l'aiderais. J'attendais avec impatience les leçons privées de théâtre dans le salon de mes parents, avec le gramophone pour assurer la musique de fond. *La laâ la, la laâ la...* Avais-je déjà ce morceau en tête ?

Je repoussai indéfiniment le moment de montrer au père Stan le texte de ma pièce, sous prétexte que nous ne cessions de le transformer

au cours des répétitions. Mais, pris de soupçons, il finit par en emprunter un exemplaire à l'un des interprètes, et cela donna lieu à une empoignade homérique. Il vint chez nous un soir où, par chance, mes parents étaient sortis, en brandissant comme une matraque le texte roulé dans sa main. Il l'agita furieusement sous mon nez.

« Qu'est-ce que c'est que ces cochonneries ? Où veux-tu en venir en souillant la pureté immaculée de la Très-Sainte-Vierge. »

Je compris tout de suite qu'il pensait aux indications scéniques à la fin de l'acte I, scène 1 : [JOSEPH et MARIE s'étreignent].

D'accord, je manquais de références bibliques pour étayer cet épisode. C'était une tentative de mon imagination pour évoquer la vie de Marie lorsqu'elle était promise à Joseph, et avant qu'elle pût se douter qu'elle deviendrait la Sainte Mère de Dieu. Je voulais donner à ma pièce un ton contemporain pour l'effet de « proximité », aurait-on dit une décennie plus tard. Ni pieuses platitudes, ni archaïsmes bibliques, un langage familier et des comportements naturels, où les adolescents pourraient se retrouver. Je voyais Marie comme une jeune fille plutôt gaie, pleine d'entrain, et même assez frivole à ce stade de sa vie, fiancée à un homme plus âgé et sérieux. J'avais donc écrit une scène où Marie rend visite à Joseph dans son atelier de

charpentier, et essaie de le convaincre de venir se promener. Joseph refuse, il a un travail à terminer ; après s'être un peu chamaillés, ils ne tardent pas à se réconcilier. Et pour sceller la réconciliation, ils échangent un baiser.

Plusieurs de mes interprètes avaient mis en doute la bienséance de cette scène, lors de la première lecture. Mais j'avais répliqué que c'était un comportement normal de la part de deux fiancés qui ignoraient alors qu'ils allaient mettre au monde le Messie. Dymyna n'avait pas participé à la discussion. Elle avait gardé les yeux baissés et la bouche close. Je crois qu'elle savait assez bien à quoi s'en tenir sur mes motivations véritables.

Après deux autres lectures à haute voix du texte intégral, je commençai à donner les indications pour les mouvements, en commençant par le début, mais voilà qu'en arrivant à la dernière réplique de l'acte I, scène I :

« JOSEPH — Marie, je ne peux jamais rester fâché très longtemps contre toi. MARIE — Moi non plus ! »

je me dégonflai et annonçai simplement : « Puis Joseph et Marie s'embrassent, et le rideau tombe.

— Alors, et le baiser, vous ne le faites pas ? » lança Magda Vernon, qui s'était proposée pour la fonction de régisseur.

C'était une drôle de fille, grande et maigre, avec des lunettes qui tombaient sans cesse de son petit nez camus, et des cheveux bruns hérissés dans tous les sens, comme si elle sortait du lit. Elle portait le plus souvent un chandail long et de couleur foncée, déformé à force de tirer sur l'ourlet pour couvrir ses hanches, et sur le bas des manches au point d'en faire des mitaines, comme si elle essayait de se cacher sous ce vêtement. Le bruit courait qu'elle avait eu une sorte de dépression nerveuse, qu'elle avait tenté de s'enfuir de chez elle et que ses parents l'avaient inscrite au club des jeunes dans l'espoir de la rendre plus normale. Mais elle ne semblait guère s'y amuser. Le spectacle sur la Nativité était la première de nos activités à paraître éveiller en elle une lueur d'intérêt. Elle m'avait soutenu lors de notre discussion sur la bienséance du baiser, et je lui en étais reconnaissant. Mais cette fois-ci, j'aurais préféré qu'elle ne s'en mêle pas.

« Nous n'avons pas le temps de tout répéter au point où nous en sommes, affirmai-je. On passe à la scène II ? »

Mais, quand nous reprîmes la scène I lors d'une répétition suivante, je m'arrêtai à nouveau juste avant le baiser.

« Tu ne crois pas qu'il faut décider tout de suite quel genre de baiser ce sera ? insista Magda. Je veux dire, qui embrasse qui ? Et puis, est-ce que c'est un baiser sur la bouche ou sur la joue ?

— Vaudrait mieux sur la joue, dit le garçon qui jouait le rôle d'Hérode. Sans quoi, le père Stan va nous faire une crise. » Un petit gloussement parcourut l'assistance.

« En fait, je n'y ai pas réfléchi, dis-je mensongèrement, car je ne pensais qu'à ça depuis des jours. Je crois que nous attendrons d'avoir les costumes pour nous en occuper. »

Plus tard, lorsque les interprètes furent partis, et que je me retrouvai seul avec Magda, occupés tous deux à dresser la liste des accessoires dont nous aurions besoin, elle me regarda d'un air malicieux.

« Moi, je crois que tu ne sais pas comment on fait.

— Comment on fait quoi ?

— Comment on fait pour embrasser une fille. Je vais t'apprendre, si tu veux.

— Je peux très bien me débrouiller tout seul, merci. »

Ensuite, en rentrant à pied à la maison dans la froide nuit de décembre, je regrettai d'avoir refusé son offre, et tournai dans ma tête diverses tactiques pour y donner suite.

Mais, comme ce fut le lendemain même que le père Stan explosa et que la première scène de ma pièce fut coupée, je n'eus plus le moindre prétexte pour prier Magda de me servir de répétitrice.

Ainsi, je ne parvins jamais à embrasser Dymna Cassidy. Je lui enlaçais la taille, sur la

route de Bethléem. Mais elle était emmitouflée, pour cette scène, de tant de couches superposées de vêtements que mes sensations tactiles n'eurent rien de mémorable. Entre-temps, d'ailleurs, l'intérêt sexuel qu'elle m'avait inspiré s'était passablement calmé, et les insuffisances de son jeu dramatique me préoccupaient bien davantage. J'étais en proie à la recherche obsessionnelle de la perfection qui s'empare d'un auteur-metteur en scène. Dympna oubliait constamment ses répliques. Et quand elle s'en souvenait, elle les ânonnait d'une voix à peine audible. Dès que je la critiquais, elle boudait et déclarait qu'elle n'avait jamais demandé à jouer dans mon idiotie de pièce. Seule chose à dire en sa faveur, elle était sensationnelle à voir. Je me résignai donc à tailler au plus près dans ses répliques, au point que son rôle se bornait pratiquement à une présence silencieuse sur de la musique de fond. Ayant remarqué que « La chanson du berger » lui plaisait, et qu'elle la fredonnait quand elle était de bonne humeur, je décidai de l'employer comme une sorte de leitmotiv, chaque fois que Marie apparaissait. Cela mettait Magda à rude épreuve en coulisses : il lui fallait lancer la bonne plage du disque sur l'électrophone et, en même temps, faire le souffleur. Mais le résultat était remarquable. La nécessité m'avait amené à réinventer l'une des ressources fondamentales du spectacle musical, la reprise.

Quel air fredonnait le public à la sortie de la salle paroissiale, je vous le donne en mille. Notre spectacle fit un triomphe. Après, je raccompagnai Magda chez elle, et nous nous embrassâmes sous le porche de sa maison, à en avoir mal aux lèvres.

Magda devint ma première petite amie, jusqu'à notre entrée, l'année suivante, dans des universités différentes, si bien qu'on se perdit de vue. Je fis mon droit comme prévu, mais je passais tout mon temps à traîner à la Drama Society et à l'Opera Society, j'obtins de justesse une licence sans mention et, à la grande déception de mon père, je m'inscrivis aussitôt dans une école d'art dramatique. Curieusement, Magda avait contracté le même virus. Elle étudia le théâtre à l'université, devint régisseur adjoint dans diverses compagnies de province et finit par se faire embaucher à la télévision, où elle a fait son chemin comme directrice de production. Il nous arrive de nous rencontrer dans les fêtes du showbiz, et quand nous nous embrassons, comme on en a l'habitude dans le métier, elle me dit toujours pour me taquiner : « La bouche ou la joue, chéri ? »

Et Dymna ? Eh bien, elle n'est devenue ni sténo-dactylo, ni vendeuse. Elle n'a pas non plus grossi ni perdu ses dents. Quelqu'un a repéré ses potentialités de mannequin photo, et elle a eu beaucoup de succès vers la fin des années 50,

figurant sur la couverture de plusieurs magazines féminins, jusqu'à ce que l'avènement de la filiforme Jean Shrimpton la fasse passer de mode. D'après ma mère, elle a épousé un riche homme d'affaires et elle a abandonné le métier de mannequin. Ils habitent dans un manoir près de Newmarket et ils possèdent une écurie de chevaux de course... Je me disais que je pourrais leur écrire pour leur demander si cela les intéresserait d'investir sur *Cléo* !